CRITIQUE CD événement. RAVEL / LYATOSHYNSKY : Quatuors. Quatuor Tchalik (1 cd Alkonost)

Mettre en dialogue le seul Quatuor de Ravel (né en 1875), – œuvre de jeunesse et déjà marqué par l'empreinte d'un génie franc, immédiat, et ainsi les deux Quatuors n°2 et 3 de l'Ukrainien Lyatoshynsky (né en 1895, donc de 20 ans le cadet de Ravel), relève d'un geste à la fois original et d'une exceptionnelle force expressive, – acte pleinement assumé par la fratrie qui constitue le Quatuor Tchalik. Ce 5è opus, réalisé collégialement affirme la maturité et l'identité du collectif dont la plénitude artistique comme la cohésion expressive n'ont jamais aussi bien sonné.



L'écoute, l'intelligence à quatre façonnent un son aussi ample que profond qui souligne la parenté des deux compositeurs, précisément en affirmant entre autres (et d'un premier sentiment immédiat à l'écoute) leur carrure rythmique ; de Lyatoshynsky, les Tchalik savent exprimer l'impérieuse énergie, mais aussi le chant réaliste qui se fait crépitements comme un cri dans la nuit. Moins platement séduisant qu'expressionniste et « fauve », **le Quatuor en fa de Ravel** – partition de 1902, du jeune élève de Fauré, gagne une audace harmonique, des accents filigranés, une impérieuse élégance. Toujours très soignée (et avec une identité visuelle et graphique forte), l'édition du cd pose les enjeux d'une confrontation qui profite aux deux compositeurs. Leur parenté se confirme aussi par ce slavisme – trait partagé avec le groupe des Cinq (thème du trio du 2è mouvement Assez vif et très rythmé, qui rappelle le Quatuor n°1 de Borodine).

Le 5è album du Quatuor Tchalik
confirme un tempérament magistral…

RAVEL / LYATOSHYNSKY
une filiation profonde et subtile enfin révélée

Les Tchalik détaillent et intensifient l'esprit de la danse basque (Scherzo), jusqu'à la transe rythmique du dernier mouvement qui annonce l'apothéose du ballet Daphnis et Chloé. Le charme de l'écriture, la sensibilité qui rayonne en finesse comme en naturel scintillent sous des archets aussi précis et

flexibles.

Dans le 3è mouvement « ***Très lent*** », la profondeur du violoncelle, l'éclat miroitant du Quatuor fourmillant de nuances, expriment au plus juste l'instabilité émotionnelle, la volubilité des sentiments intimes qui semblent jaillir et s'enlacer amoureusement – texture fine doublée d'une superbe franchise expressive.

Incisifs et idéalement nuancées, les accents du **dernier épisode (Vif et agité)** tisse tout autant ce climat lyrique et fantasque de pure rêverie, jamais alangui et d'une vitalité mordante ; l'activité collective fait merveille en vie intérieure et même en panique et urgence primitives. La sonorité et le geste à quatre y sont remarquables.

Le 2è Quatuor de Boris Lyatoshynsky, créé en 1922, marque une rupture avec les premiers essais ukrainiens dans le genre ; avant lui, Mykola Lysenko, l'un des fondateurs de la musique classique ukrainienne, alors à Leipzig, reste très influencé (trop?) par les modèles germaniques et autrichiens. Pourtant jeune professeur du Conservatoire de Kiev, Lyatoshynsky se distingue nettement ; il affirme un imaginaire personnel et puissant, crépusculaire. L'opus 4 adopte comme Ravel, le principe cyclique en 4 mouvements ; d'ailleurs ce Quatuor n°2 confirme sa parenté avec la couleur ravélienne, elle-même comme dit précédemment, nourrie d'un slavisme à la Borodine.

Dès l'allegro initial, Lyatoshynsky s'affirme dans une coloration plus inquiète et instable, réalisée comme une divagation funambulique semé d'éclairs plus âpres mais non moins suaves dans la riche texture harmonique. D'ailleurs c'est de loin le mouvement le plus long (plus de 8 mn) et le plus complexe, développant en fin de séquence une transparence quasi hypnotique étiré dans le murmure ; beau contraste avec l'Intermezzo qui suit, articulé comme une cantilène traditionnelle sobre et lointaine, énoncée dépouillée : entre ampleur et profondeur, ancrée dans la terre

comme un chant viscéral.

Plus rythmique et vif, l'Allegro vivace e leggero perce dans le chant des deux violons comme enivrés, délirants… Cependant que l'ultime Allegro densifie la texture, d'une façon organique et tragique que les instrumentistes inscrivent dans une atmosphère à la fois éthérée et purement fantastique.

Le Quatuor n°3 opus 21 (1928) est l'œuvre d'une maturité supérieure où Lyatoshynsky assume une filiation avec la Suite lyrique de Berg dont il emprunte et le titre « Suite », et le découpage en une série d'épisodes, ici 5, courts et fortement contrastés. L'écriture expressionniste, mais aussi redevable à la mystique âpre d'un Scriabine, exacerbe le profil tranché, vif d'un caractère globalement tendu, inquiet voire angoissé.

Direct et halluciné, le somptueux ***Prélude*** développe tension convulsive, vibration souterraine plus agitée, écriture pulsionnelle et séquentielle qui semblent en miroir, attester des sombres éclats de la fin des années 1920. Climat éperdu, tragique, éperdu ; là aussi crépusculaire et funambulique… où des accents qui s'éteignent sont entrecoupés des lambeaux d'un chant lointain et déchiré, expression d'un dénuement dépressif (***Nocturne***) avant un regain de vivacité qui marque le cheminement affirmé et tout autant désillusionné du ***Scherzo*** (plage 11)… L'***Intermezzo*** (12) qui suit engage, âpre et définitif, plus de force encore dans une séquence délirante, tout aussi agitée et d'une ivresse nouvelle, traversée d'images saturées, répétées, obsessionnelles, hallucinées… vrai miroir sonore d'une panique viscérale.

Les mondes aussi inquiets que suractifs de Lyatoshynsky indiquent clairement la force d'un tempérament musical dense et profond qui devait être anéanti net par l'avènement du stalinisme, oblitération brutale qui décida la destruction de tout modernisme musical en Russie comme en Ukraine. Saluons le discernement lumineux comme l'engagement superlatif des Tchalik ; ils nous offrent cette somptueuse découverte musicale. Un pavé dans la mare pour tous ceux qui s'obstine à démontrer (mais en vain) qu'il n'existe pas de culture ukrainienne. Le démenti réalisé ici par le Quatuor Tchalik en est le plus vibrant argument. Somptueux et captivant.



Photo Quatuor Tchalik © Alex Kostromin

CRITIQUE CD, événement. RAVEL / LYATOSHYNSKY : Quatuors. Quatuor Tchalik – enregistrement réalisé à la Seine Musicale en nov et déc 2023 – 1 cd Alkonost – **CLIC de CLASSIQUENEWS** printemps 2024

MAURICE RAVEL (1875-1937)
Quatuor à cordes en fa majeur (1903)

BORIS LYATOSHYNSKY (1895-1968)
Quatuor à cordes nº 2, op. 4 en la majeur (1922)
Quatuor à cordes nº 3, op. 21 « Suite » (1928)

Louise Tchalik – violon
Gabriel Tchalik – violon
Sarah Tchalik – alto
Marc Tchalik – cello / violoncelle

PLUS D'INFOS sur le site du label fondé par les Tchalik ALKONOST : https://alkonostclassic.com/shop-2/quatuor-tchalik/ravel-lyatoshynsky/

LIRE aussi notre critique du CD précédent (4è) du Quatuor Tchalik, dédié à Boris Tischenko, totu aussi original et superbement réalisé – CLIC de CLASSIQUENEWS de 2023 :

CRITIQUE CD événement. JULIUS ASAL, piano : Scriabine / D Scarlatti (1 cd DG Deutsche Grammophon)

Voilà assurément un programme fascinant en ce qu'il est aussi bien composé qu'interprété. S'y distingue le tempérament intérieur, d'une belle suggestivité du pianiste allemand JULIUS ASAL. Une sensibilité déjà mûre se révèle dans un jeu pleinement assumé, d'échos et de réponses entre deux compositeurs apparemment trop distincts pour être a priori associés : Scriabine et Domenico Scarlatti, auxquels le pianiste répond lui-même en deux temps, deux séquences intitulées : « Transition I » et « Transition II »

… sorte de réponses en résonance de l'adagio de la Sonate n°1 opus 6 de Scriabine, seule pièce intégralement jouée. La durée de la galette est elle aussi généreuse (pour un seul cd : soit 1h14mn). La cohérence du parcours en dépend, chaque pièce est à sa juste place, fait sens dans un enchaînement très personnel qui enchaîne les Sonates de Domenico Scarlatti et les Préludes et l'Etude de Scriabine en bon ordre, selon les

tonalités et les correspondances harmoniques ; l'ensemble est construit autour des trois mouvements de la **Sonate n° 1 de Scriabine**, triptyque fascinant par ses vertiges contrastés (rêverie extatique et tritanesque de son adagio, puis matière inquiète, convulsive, crépitante de son dernier mouvement) dont le pianiste déduit ses propres échos (les 2 « Transitions ») et qu'il fait dialoguer fort judicieusement avec l'écriture lumineuse et articulée du Baroque ;



Portrait Julius ASAL © Michael Reinicke

… de quoi souligner très astucieusement le post romantisme mystique de Scriabine, son questionnement délirant et fantastique, son lugubre extatique. Le pianiste semble envoûté par les accords hypnotiques de la série que Scriabine dépose dans l'adagio de sa Sonate n°1 – à la fois marche funèbre alla Chopin, et rêve vénéneux selon Liszt et Wagner. Son jeu ne cesse de suggérer et de questionner en vertiges et

perspectives auxquels il demeure difficile de résister. Né en 1997, Julius ASAL à 27 ans touche par son jeu sans artifice, direct et pourtant allusif… De toute évidence un talent à suivre : profond et introspectif qui promet de probables Liszt ou Wagner, Chopin et Schumann tout aussi personnels… chez DG ? A suivre.



CRITIQUE CD événement. JULIUS ASAL, piano : Scriabine (Sonate n°1opus 6) / D Scarlatti (1 cd DG **Deutsche Grammophon**) – enregistré à Berlin en avril 2023 – Parution le 3 mai 2024 – 1 cd Deutsche Grammophon (DG) – **CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2024** – plus d'infos sur le site de DG Deutsche Grammophon : https://www.deutschegrammophon.com/en/catalogue/products/scriabin-scarlatti-julius-asal-13328

VIDÉO : Julius ASAL joue « transition II » / extrait de son nouvel album Scriabine / D Scarlatti :

CRITIQUE, concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 4 déc. 2022. Arcadi Volodos

(piano)



CRITIQUE, concert. MONTE-CARLO, Auditorium Rainier III, le 4 déc 2022. Arcadi Volodos (piano). Œuvres de Mompou et Scriabine – La riche et pléthorique saison de l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** ne se concentre pas uniquement sur le répertoire symphonique, et la musique de chambre comme le récital instrumental y sont particulièrement à l'honneur, notamment l'instrument-roi qu'est le piano. En ce mois de décembre, avant la venue très prochaine du pianiste polonais Piotr Anderszewski (le 17 décembre), c'est le géant russe **Arcadi Volodos** qui était invité sur le Rocher à faire montre de son art – devant un public venu plus nombreux que d'habitude (pour ce type de concert) à la Salle Rainier III de Monte-Carlo.

Si **Arcadi Volodos** a été justement fêté en début de carrière comme un interprète à la virtuosité ébouriffante, doublé d'un maître-transcripteur, et si certains commentateurs ont parlé de lui – à son apparition sur la scène internationale, et non sans quelques clichés -, comme d'un nouvel Vladimir Horowitz, le pianiste russe désormais quinquagénaire a commencé, voici une bonne dizaine d'années, une étonnante volte-face. Il s'est très habilement tourné vers des répertoires plus introspectifs où l'emprise purement pianistique, sublimée mais prégnante, n'est plus une finalité en soi mais un moyen pour offrir de nouveaux univers sonores et poétiques. Au-delà des sortilèges émanant de ses doigts, par la magie d'une sonorité incomparable ou d'une très souple mise en perspective des plans sonores, par une incommensurable palette de nuances dynamiques et par une stupéfiante intelligence musicale, s'y exprime une énigmatique et constante poétique de l'instant, toujours en lien étroit avec les ressorts esthétiques des morceaux choisis.

Récital de piano à Monte-Carlo
De Mompou à Scriabine, émerveillement et énigme par Arcadi Volodos

Dédiée à la grande pianiste catalane Alicia de la Rocha (1923-2009), la première partie de soirée est entièrement dédiée au compositeur (lui-même catalan) **Federico Mompou**, avec pour mise en bouche, ses Scènes d'enfants (1918). Le pianiste aborde ces pièces délicates avec une grande sobriété, et il y a une pudeur et une dignité prégnantes dans cette lecture de l'œuvre du compositeur catalan. On est d'emblée pris à la gorge par le murmure intime qui se dégage de son instrument, comme le réclament ces pages lunaires où l'on doit avoir le sentiment de partager quasi exclusivement quelque secret caché au fond du cœur. Il interprète ensuite douze des vingt-huit pièces constituant l'ensemble des quatre cahiers de Musica Callada (1959-1967). Ce recueil constitue une sorte de testament esthétique, véritable chef-d'œuvre fait d'ascétisme et de méditation, une musique marquée au sceau de la clarté, du naturel et du dépouillement, une œuvre intimiste et colorée se concentrant sur l'essentiel, et prenant parfois des accents scriabiniens (qui constituera l'essentiel de la seconde partie du concert). Le jeu sincère de l'artiste, contrasté et authentique, sa technique impeccable et l'utilisation savante de la pédale magnifient la résonance et le pouvoir d'évocation de cette musique.

L'ultime volet du récital est donc consacré au compositeur russe **Alexander Scriabine**, où Volodos va plus loin encore, en proposant un exténuant parcours tant pour lui-même que pour

les auditeurs, depuis deux Études encore très fin-de-siècle jouées sans affectation, jusqu'aux poèmes énigmatiques et mystiques de la maturité (Masque, Étrangeté et Flammes sombres) : autant d'instantanés aussi savoureux ou vénéneux où l'interprète crée un climat languide et un véritable sentiment d'éternité. Et pour conclure, il donne une version aussi concupiscente qu'irrépressible de l'ultime « Vers la Flamme » op. 72, où le piano semble devenir l'instrument d'une hallucination quasi cosmique, jusqu'à l'ultime crescendo provoquant l'extinction des feux. Jamais l'artiste ne sacrifie ici à l'emphase ou à la surexposition assourdissante : la pièce s'éteint dans d'ultimes résonances voisines de celles qui l'avaient enfantée… menant à un silence sidéral. Du grand piano !

Bis généreux, selon l'habitude du Russe, qui prolongent le récital – et l'éblouissement : une Mazurka du même Scriabine, une autre pièce de Mompou (« Le Secret »), la plus énigmatique « Malaguena » d'Ernesto Lecuona, et enfin la fameuse « Sicilienne » de Bach/Vivaldi, qui confirme un peu plus la grande beauté et variété de toucher du pianiste.

CRITIQUE, concert. Auditorium Rainier III de Monte-Carlo, le 4 décembre 2022. Arcadi Volodos (piano). Œuvres de Mompou et Scriabine. Photo : © Jean-Louis Neveu.

CD critique. ENCORES : Nelson FREIRE, piano (1 cd DECCA).



CD critique. ENCORES : Nelson FREIRE, piano (1 cd DECCA). DECCA souffle les 75 ans du pianiste brésilien **NELSON FREIRE**, et aussi des décennies de coopération artistique, l'artiste étant avec Cecilia Bartoli l'un des derniers plus anciens interprètes exclusif de la marque bicolore. **Les 30 titres ici composent une manière de jardin personnel**, où rayonnent l'éclectisme rêveur et enchanté des **12 pièces lyriques de Grieg**, préservées comme un cycle unitaire. Toutes sont des pièces q'il a joué en fin de récital, comme des « bis », ou « encores » selon la terminologie anglos axonne.

De la génération de son consœur argentine Martha Argerich, la féline noctambule (qui n'a pas sa même fidélité au label), **Freire a commencé sa carrière musicale en 1949**. Voilà donc 70 ans que le pianiste incarne une longévité admirable dont les qualités principales sont l'écoute intérieure, un toucher souple et ferme, une expressivité qui approche la suggestivité parfois enivré. Il n'avait que 5 ans quand « **Nelsinho** » joue en concert publique au vieux Cine Teatro Brasil à Boa Esperança. A Rio, le jeune pianiste se forme auprès de Lucia Branco, ancienne élève d'Arthur de Greef, lui-même formé par Liszt. Son récital à Rio d'avril 1953 (9 ans), puis son prix au Concours de piano de Rio 1957 lui permettent de rejoindre Vienne pour y étudier avec Bruno Seidlhofer. Pour nous, Freire demeure l'exceptionnel interprète des deux Concertos pour piano de Brahms (GewandhausLeipzig sous la direction de Ricardo Chailly, Decca) ; on est tout aussi convaincus par ses

Chopin, Schumann et Liszt. Une sensibilité à part entre narration et imagination que le programme ENCORES illustre lui aussi.
On y détecte immédiatement un détaché, ce laisser faire, un abandon qui est la marque des grands interprètes ; un présence supérieure dans le piano et pourtant au dessus… cela s'entend dans la construction de ses Pièces lyriques de Grieg, dont le choix met en lumière une nonchalance de plus en plus évanescente, épurée jusqu'à la dernière, faite scintillement dans l'immatériel. Tout cela se déduit d'une rare intelligence qui négocie son rapport avec la matérialité de la mécanique du piano.
Puis l'enchaînement atteint une belle ivresse dans la progression des pièces choisies après Grieg : « Mélodie » de Rubisntein, sorte de quintessence de valse, ou de souvenir de valse éperdue, enchantée ; ce à quoi répond le « Poème » de Scriabine, transcendance et prolongement de la rêverie de Liszt.
A notre avis, les deux Préludes de Rachmaninov sonnent trop durs en revanche, âpres, arides et moins naturels.
Par contre quel détaché là encore, inscrit dans le songe halluciné des « 3 danses fantastiques » de Chostakovitch, au balancement fugace et miroitant, inquiet et sourdement angoissé. Belle ambivalence.
La question nostalgique de Granados, répétant comme une danse toujours recommencé sa caresse interrogative, en une élipse qui plonge elle aussi dans le mystère irrésolu ; beau toucher mélancolique et fier – gorgé d'un réel panache du dernier Albéniz (Navarra). Bon anniversaire « Nelsinho ». On en veut encore !

CD critique. ENCORES : Nelson FREIRE, piano (1 cd DECCA).

COMPTE-RENDU, concert. Le TOUQUET Paris-plage, Festival des Pianos Folies, le 18 août 2019. Récital Boris Berezovsky, piano.… SCRIABINE, RACHMANINOV

COMPTE-RENDU, concert. Le TOUQUET Paris-plage, Festival des Pianos Folies, le 18 août 2019. Récital Boris Berezovsky, piano.… SCRIABINE, RACHMANINOV. Par notre envoyé spécial **MARCEL WEISS**



« *Je vous appelle à la vie, ô forces mystérieuses* » : cette invocation, placée en exergue de l**a Sonate n°5 de Scriabine**, semble défier les interprètes assez imprudents pour partager la quête mystique de son auteur. Dès l'andante cantabile de son premier Poème, **Boris Berezovsky** en tient la gageure par son jeu tout de suggestion et la délicatesse de son toucher. Les pièces suivantes de Scriabine flirtent avec une vision idéalisée de l'érotisme, symbolisée par l'accord de Tristan énoncé dans la Sonate n°4, une œuvre encore résolument heureuse, débordante d'énergie, que Berezovsky empoigne à bras le corps. Thème amplifié dans l'arachnéenne « Fragilité », la

valse évanescente de « Caresse dansée » et le tempétueux « Désir ».
D'un seul jet, la Sonate n°5, contemporaine du « Poème de l'extase », accumule les difficultés et les indications de tempo, dans un sentiment général d'urgence et de fièvre, traduit avec maestria par un interprète halluciné, dominant les pièges techniques. Celui qui se présente parfois comme un chasseur poursuivant ces proies que seraient les notes semble en improviser le cours de manière agogique et non mécanique.

Lyrique passionnément, sa vision de **la Sonate n°2 de Rachmaninov** restitue le foisonnement d'une œuvre qui rend hommage à la Russie éternelle, des carillons initiaux à l'évocation nostalgique de ses paysages. Envisagées par Rachmaninov comme de véritables compositions et non comme de simples arrangements, ses nombreuses transcriptions embrassent tous les genres musicaux. Du Prélude de la « Partita n°3 pour violon » de **Bach**, orné avec humilité, à la tendre « Berceuse » de **Tchaïkovsky**, en passant par un virevoltant Scherzo du « Songe d'une nuit d'été » de **Mendelssohn**, le limpide et tendre « Wohin ? » de la « Belle Meunière » de **Schubert** et le « Liebeslied » langoureux de **Kreisler**. Autant de moments musicaux, de prétextes d'admirer une fois de plus la dextérité et la versatilité expressive du pianiste. Sans l'extrême musicalité et la sensibilité à fleur de touche de Berezovsky, les arrangements funambulesques par **Godowsky** des études de **Chopin** déjà si exigeantes dans leur virtuosité pourraient sembler de bien mauvais goût. Nos préjugés sont balayés devant la prouesse des trois Etudes de l'opus 10, dont celle dite « Révolutionnaire » jouées de la seule main gauche.
En guise de conclusion, Boris Berezovsky nous proposa de confronter le Prélude n°2 de Gerschwin et une pièce similaire – toutes deux bâties sur une manière de basse continue – de **Scriabine… Jazzman avant l'heure ?**

COMPTE-RENDU, concert. Le TOUQUET Paris-plage, Festival des Pianos Folies, le 18 août 2019. Récital Boris Berezovsky, piano.… SCRIABINE, RACHMANINOV. Par notre envoyé spécial **MARCEL WEISS** / Illustration : photo © service communication ville du Touquet Paris Plage 2019.

CD, compte rendu critique. Scriabine par Ludmilla Berinskaya / Berlinskaia, piano (1 cd Melodia / festival La clé des portes 2015)



CD, compte rendu critique. Scriabine par Ludmilla Berinskaya / Berlinskaia, piano (1 cd Melodia / festival La clé des portes 2015). Enregistré à Moscou en mai et juin 2015, ce somptueux récital Scriabine – qui participait au centenaire du compositeur pianiste (en 2015), affirme le jeu étincelant, intérieur d'une ardente interprète, soucieuse de mesure et de justesse poétique : Ludmilla Berlinskaya. Le geste est d'une sobriété bienheureuse, laisse totalement la clarté et la transparence sonore articuler le discours : ni rubato négocié/outré, ni posture démonstrative sur le plan technique, mais un jeu tout en exquises nuances qui témoigne avant tout d'une relation exceptionnellement investie entre l'interprète et le compositeur choisi, médité, élu, estimé. Pour « rétablir » (exprimer / questionner) la notion même du rubato de Scriabine, pianiste si envoûtant et insaisissable, Ludmilla Berlinskaya propose sa propre intuition qui absolument naturelle, suit la respiration du corps : une notion clé de son approche, d'une évidence convaincante.

Ludmila Berlinskaya cisèle un Scriabine habité, personnel

La lecture des pièces observe un ordre chronologique et offre une vision saisissante de la maturation progressive et de l'évolution de Scriabine, du début à la fin. Les premiers « pas », sont dans la sphère poétique de Chopin (Préludes opus 11), puis la Sonate n°4 affirme en 1903, dans sa tonalité décisive de fa dièse majeur, ce basculement dans la pensée du Scriabine mûr, approfondissement déjà visionnaire qui jette un point ininterrompu avec les explorations somptueuses à venir.

Comme un parcours intérieur jalonné de visions, chacune est l'expression d'une conscience de plus en plus mystique, Scriabine y intègre déjà sa couleur « étoile bleue », sublime emblème dont fait sienne Ludmilla Berlinskaya. Taillés comme des gemmes aux scintillements particuliers, brefs et denses comme des éclats fugaces mais acérés, chaque partition traduit l'hypersensiblité connectée au cosmos d'un Scriabine poète, prophète, une âme déjà branchée sur l'autre monde et les dimensions parallèles.
Dans cette quête de sens et de correspondances, même la plus terrible Messe noire (Sonate n°9) profite de ce scintillement interne qui évoque une activité permanente et inquiète, comme une mécanique tour à tour déréglée mais minutieusement orientée et active. La force et l'attraction du mal…
Dans « Vers la flamme » (opus 72), sorte de tremplin vers l'extase immatérielle, Scriabine exprime la présence et la conscience de l'irréel, l'irruption incarnée d'une tout autre matérialité / temporalité ; en cela, il annonce ce que Feldman prolongera vers cette suspension qui s'impose dans ses résonances flottantes et en équilibre à l'écoute de l'auditeur. La pianiste, idéale interprète, conçoit le poème ultime comme une porte qui s'ouvre vers l'inconnu : tout un monde inédit, prometteur se profile alors, en particulier dans la dernière lueur finale, frêle pulsion vitale qui est portée jusqu'à incandescence et se consumme jusqu'à l'évanouissement ; l'absence, le désintégration sont les grands accomplissements des subimes magiciens. La magie dont fait preuve Scriabine dans ce poème qui fusionne musique, chaleur, lumière, et l'on dira aussi énergie, réalise comme l'opération d'un alchimiste : toute la matière semble s'aspirer pour disparaître totalement vers un point ineffable hors du temps, hors de tout lieu. Comme deux échos à l'interrogation recréatrice de Scriabine, Ludmilla Berlinskaya joue aussi Deux Préludes de Pasternack, et les Quatre de Julian Scriabin, mort en 1919 à 11 ans et qui juste avant de mourir laisse une écriture elle aussi d'une maturité impressionnante. La fluidité intérieure, l'éclat nourri de subtilité comme de

finesse allusive dans le jeu de la pianiste russe portent tout le programme : le chant et les visions de Scriabine s'y révèlent avec une rare intelligence.

CD, compte rendu critique. Alexandre Scriabine (1872-1915) : 10 Préludes op. 11. Sonate n°4 en fa dièse majeur, op. 30. Poème op. 32 n°1 ; Trois pièces op. 45 ; Sonate n°9, op. 68 ; Poème « Vers la flamme », op. 72. Julian Scriabine (1908-1919) : 4 Préludes. Boris Pasternak (1890-1960) : 2 Préludes. Ludmila Berlinskaya, piano. 1 cd Melodia. Enregistré en mai-juin 2015 à Moscou. Durée : 57mn.

CD, compte rendu. Scriabine : Le Poème de l'extase (Valery Gergiev. 1 cd LSO Live 2014)



CD, compte rendu. Scriabine : Symphonies 2 (Le Divin Poème) et 3 (Le Poème de l'extase). London Symphony Orchestra. Valery Gergiev. Enregistrement réalisé à Londres en mars et avril 2014. 1 cd LSO Live. Parfaitement structurée tel un vaste triptyque au souffle messianique, aux visions extatiques, le Divin Poème qui est la Symphonie n°2 de Scriabine doit sa séduction à l'étoffe riche, flamboyante, parfois péremptoire ou pompeuse (mouvements 1 et 3, respectivement intitulés « Lento-luttes » et « Jeu Divin »), mais d'une orchestration scintillante qui s'impose dans l'admirable second mouvement (« Voluptés ») aux langueurs vénéneuses idéalement équilibrées grâce à une sensibilité pour la couleur et le chromatisme d'une activité

saisissante.

Divine extase, scintillante volupté



L'Opus 43 composé entre 1902 et 1904 déploie sa parure envoûtante qui combine mysticisme et sensualité en une totalité enivrante que Gerviev a parfaitement mesuré, il sait la colorer et l'habiter d'une réelle puissance organique. Son travail dans l'opulent et le charnel trouve un prolongement supérieur encore avec **la Symphonie n°3 « Poème de l'extase » (opus 54 de 1908)**, où aux accents sardoniques et grimaçants (poison irrésistible des cuivres) répondent à l'ivresse extatique des cordes conduites par les trombones et les cors d'une lascivité croissante de plus en plus éloquente. Il semble ainsi qu'au parfait milieu de la partition de presque 21mn ici, – soit à 11mn, le parfum de l'abandon total (qui associe violon solo et harpe) se dévoile presque impudiquement (mais sans excès), explicitement mais avec une finesse sonore et une transparence de timbres que la prise magnifie encore (prise SACD idéalement maîtrisée et porteuse d'un superbe sens du détail). **La réussite de Gergiev est totale et magicienne**, sachant révéler ce que peu de chefs savent exprimer, au delà de l'incandescence orchestrale, la pudeur (flûte) qui suspend son vol et paraît dans un pépiement d'instruments embrasés (13mn) avant que l'ombre et la morsure là encore parfaitement calibrés des cuivres n'emportent le tout en une série de transes et de spasmes à l'irréversible ravissement (14mn14). Musique orgiaque mais chant de révélation.



Soucieux de transparence comme de clarté et de scintillement, Gergiev exprime l'intense volupté du Scriabine autant sensuel que mystique qui réalise dans sa 3ème Symphonie, conçue comme un tout ininterrompu de moins de 21 mn, la forme d'un envoûtement croissant. Complice et pilote poète des instrumentistes du London Symphony Orchestra LSO, Valery Gergiev signe un disque enchanteur, un

sublime hommage à Scriabine, poète lui-même des univers invisibles et éthérés d'un mysticisme qui se révèle dans une forme riche et vénéneuse portée à incandescence. Le geste suit un itinéraire clairement jalonné, où chaque séquence est un point d'accomplissement progressif. Sublime réalisation, de surcroît enregistrée en live, au Barbican Center de Londres en mars et avril 2014. Logiquement **CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2015** et une nouveauté opportune en cette année 2015, qui marque le centenaire de la mort d'Alexandre Scriabine (1872-1915). LIRE aussi notre **dossier spécial Alexandre Scriabine, centenaire 1915 – 2015**

CD, compte rendu. Scriabine : Symphonies 2 (Le Divin Poème) et 3 (Le Poème de l'extase). London Symphony Orchestra. Valery Gergiev. Enregistrement réalisé à Londres en mars et avril 2014. 1 cd LSO Live (SACD). 1h04mn.

CD, compte rendu critique.

Horowitz plays Scriabine (3 cd Sony classical)



CD, compte rendu critique. Horowitz plays Scriabine (3 cd Sony classical). Horowitz joue Scriabine …. Le fait relève d'une affaire familiale car l'oncle de Vladimir, Alexander - le frère de son père Samuel-, fut un pianiste talentueux au point qu'après son entrée au Conservatoire de Moscou en 1898 et n'ayant obtenu en fin de cycle qu'une médaille d'argent alors qu'il méritait l'or, Scriabine en personne, très admiratif, protesta vivement contre ce jugement partial et discriminatoire, qui souhaitait condamner la judéité du candidat. Après la mort de Scriabine en 1915, Alexander donnera plusieurs conférences majeures sur le compositeur pianiste jouant plusieurs oeuvres piliers dont les deux Poèmes opus 32, célébrant les visions musicales d'un génie du clavier qui avait su donner des concerts à Kiev, le fief des Horowitz quelques mois avant sa mort. De l'aveu de Vladimir, le neveu prodige, Scriabine ne s'est pas imposé à lui immédiatement; jusque dans les années 1950, l'interprète exprime l'esthétique léchée sensuelle des impressionnistes français (Debussy et surtout Ravel) ; Horowitz crée plusieurs Sonates celles de Barber, Prokofiev, Kabalevski. .. ce n'est que sur le tard d'une carrière très remplie que Vladimir suit le sillon de son oncle Alexander et découvre ce mysticisme philosophique post romantique dont il se sentait trop éloigné jusque là.

Mystique Horowitz

Les 3 cd réunis dans ce coffret événement révèle l'affinité naturelle qui naît sous les doigts du pianiste comme inspiré par le feu scriabinesque : de 1950 à 1976, ce cycle en studio et en live restitue la dernière quête artistique et éthique du grand pianiste russe. Il n'est que d'écouter les deux versions de la Sonate n°9 dite « Messe Noire » pour entendre et comprendre l'intelligence d'Horowitz éclairant les crépitements et le surgissement du mystère irrésolu dans cette partition abordée en moins de 7mn puis près de 13mn dans sa seconde approche de 1965 : un souffle les distingue nettement, une évidence naturellement ciselée acquise ainsi sur le tard par celui qui aimait à dire qu'il progresserait jusqu'à la mort… de fait la plus récente des lectures frappe par sa jubilation de l'instant, ses projections syncopées et pourtant son architecture puissante sa progression irrépressible…
La respiration et la profondeur qui cultivent un Horowitz proche de l'improvisation et qui fait jaillir le feu sacré à chaque mesure : une maturité irrésistible qui recueille et les gouffres vertigineux rompant le discours, et la distance héroïque sur laquelle s'appuie l'élan des visions mystiques. A ce titre, le dernier cd qui rassemble les prises live, enchante véritablement dévoilant pour certains, et confirmant pour nous, la somptueuse volubilité du pianiste qui joue Scriabine comme il respire : une rencontre rare qui dans les années les plus tardives de sa carrière affirme une affinité exceptionnelle avec le dernier compositeur russe romantique. Comme si le secret et le mystère chez Scriabine avaient in fine cultiver pour son bien, la quête de la simplicité et de la profondeur…

S’il est vrai que la mort semble être l’ultime et véritable mesure dans l’expérience et l’interprétation de Scriabine, Horowitz nous offre comme personne avant lui un cycle d’exploits et de performances qui passent par tous les registres de la sensation et de la connaissance pour exprimer le geste et les visions de Scriabine : ivresse, extase, langueur inquiète, transe connectée au grand mystère universel mais ici énoncés avec une légèreté fluide, celle des mystiques heureux. Le style en gagne une clarté rayonnante qui le rend d’autant plus proche et humain. Sans connaître la manière de son oncle Alexander qui connut le compositeur et joua ses oeuvres, Vladimir Horowitz semble comprendre comme peu avant lui les enjeux et les questionnements d’un Scriabine visionnaire et prophétique.

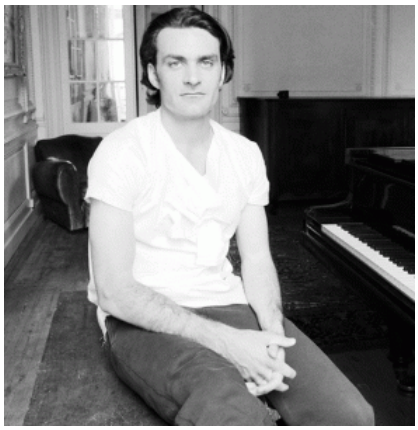
De là à croire comme nous le montre le coffret, que l’interprétation de Scriabine permit au pianiste de se trouver… nous le pensons. Jamais l’insolence de la pure et immédiate virtuosité n’a à ce point, chez Horowitz, chercher le contrepoint de la profondeur. Toute sa vie, le pianiste fut en quête de recul, d’intériorité pour atténuer l’enthousiasme parfois creux et superficiel que suscita toujours son impériale facilité.
De fait, au début des années 1980 et même dès 1975 en réalité, son jeu s’arrondit, exprima une nouvelle intensité plus recueillie, un lâcher prise totalement étranger à son ambition de totaliser, si manifeste parfois, au risque d’une technicité éblouissante / ébouriffante. En définitive, son style atteint le soleil dès ses débuts, pour chercher ensuite avec l’exigence autre de l’âge mûr, le repli du secret à son crépuscule. Ainsi le mystère de Scriabine a montré au bon moment la voie au pianiste russe, en ses années les plus mûres, les plus fécondes et riches.

CD, compte rendu critique. Horowitz plays Scriabine (3 cd Sony clasiscal 88875038372).

tracklisting :
Horowitz plays Scriabin
Piano Sonata No. 3 in F sharp minor, Op. 23
The RCA Victor Studio Recordings
Prelude, Op. 11 No. 1 in C major
Prelude, Op. 11 No. 10 in C sharp minor
Prelude, Op. 11 No. 9 in E major
Prelude, Op. 11 No. 3 in G major
Prelude, Op. 11 No. 16 in B flat minor
Prelude, Op. 11 No. 13 in G flat major
Prelude, Op. 11 No. 14 in E flat minor
Prelude, Op. 15 No. 2 in F sharp minor
Prelude, Op. 16 No. 1 in B major
Prelude, Op. 13 No. 6 in B minor
Prelude, Op. 16 No. 4 in E flat minor
Prelude, Op. 27 No. 1 in G minor
Prelude, Op. 51 No. 2 in A minor
Prelude, Op. 48 No. 3 in D flat major
Prelude, Op. 67 No. 1
Prelude, Op. 59 No. 2
Prelude, Op. 11 No. 5 in D major
Prelude, Op. 22 No. 1 in G sharp minor
Étude Op. 2 No. 1 in C sharp minor
Poème in F sharp major, Op. 32 No. 1
The Columbia Studio Recordings
Étude Op. 2 No. 1 in C sharp minor
Étude Op. 8 No. 12 in D sharp minor
Feuillet d’album, Op. 45 No. 1
Étude Op. 8 No. 2 in F sharp minor
Étude Op. 8 No. 11 in B flat minor
Prelude, Op. 8 No. 10 in D flat major
Étude Op. 8 No. 8 in A flat minor
Étude Op. 42 No. 3 in F sharp major ‘La Moustique’

Étude Op. 42 No. 4 in F sharp major
Étude Op. 42 No. 5 in C sharp minor
Poèmes, Op. 69 Nos. 1 & 2
Vers la flamme, Op. 72
Albumblatt, Op. 58
Étude Op. 65 No. 3 in G major
Piano Sonata No. 9, Op. 68 ‘Black Mass’
Live Recordings
Poème in F sharp major, Op. 32 No. 1
Étude Op. 2 No. 1 in C sharp minor
Piano Sonata No. 10, Op. 70
Piano Sonata No. 5 in F sharp major, Op. 53
Étude Op. 8 No. 12 in D sharp minor
Étude Op. 8 No. 7 in B flat minor
Étude Op. 42 No. 5 in C sharp minor
Piano Sonata No. 9, Op. 68 ‘Black Mass’
(alternate version – 25th February, 1953)

Récital du pianiste Ivan Ilic à Paris



Paris, le 29 mai 2015, 20h. Récital du pianiste Ivan Ilic. Sons de l'invisible… La Fondation des Etats-Unis à Paris accueille le pianiste Ivan Ilic pour un récital qui reprend en grande partie l'enchaînement des pièces enregistrées dans son dernier album intitulé **The transcendentalist** : sélection de perles confinant à l'abstraction et au renoncement signé Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman (et son énigmatique Palais de Mari)… Le clavier d'Ivan Ilic vibre au diapason des sphères et de l'indicible… *Derrière le jeu acrobate et la réalité matérielle du clavier, la pure émanation de mondes inconnus, brossés comme des visions à la fois introspectives et contemplatives se profilent ; des questionnement intimes qui font de la musique, l'émanation d'humanismes critiques à l'œuvre, s'invitent : tel est le défi de ce disque très personnel qui implique et révèle derechef la grande sensibilité du pianiste Ivan Ilic, son exigence artistique comme sa fougue et son questionnement interprétatif* (ainsi s'exprimait au moment de la sortie du disque notre rédacteur Lucas Irom).



Ivan Ilic révèle les sensibilités diverses des compositeurs qu'il a choisis mais qui tous convergent en un questionnement suspendu, emperlant les sons des mondes invisibles ; voici … » *le mysticisme de Scriabine, la pensée bouddhiste de Cage, l'approche hautement intuitive de Feldman aux questionnements hypnotiques, l'offrande synthétique d'un Wollschleger dont l'écriture synesthésique paraît récapitulative de tous.*
La sérénité chantante et liquide, déjà éthérée, mystique du premier Scriabine (Prélude opus 16), puis sa face plus insouciante et comme libérée (Prélude opus 11) ; les climats suspendus énigmatiques de Cage (Dream, 1948), énoncés à

l'infini comme des questions sans réponses, des broderies ou des arabesques projetées dansantes dans l'espace (In a Landscape, même date, liquide et cyclique) aux résonances de gong asiatiques (alors que s'agissant de Feldman, l'idée de gong basculerait plutôt vers l'annonce funèbre de glas).
Scriabine s'avère le plus inventif, le plus visionnaire et le plus expérimental, un mentor pour tous, une puissante source d'inspiration…. (…) Même accomplissement pour le dernier tableau, le plus long de tous : Palais de Mari (1986) signé Feldman, où le questionnement interroge la forme même, et le silence et la résonance ultime ; où le bruit de la mécanique du clavier participe d'une question qui touche l'essence et le sens de la musique comme langage de connaissance et de dépassement. Le jeu puissant, intense confine à l'exténuation d'une formulation condamnée à se répéter sans trouver d'écho libérateur. «

Près d'un an après la sortie de son disque événement intitulé *The Transcendentalist*, le pianiste Ivan Ilic, trop rare en France et surtout à Paris, offre le 29 mai 2015, un superbe voyage musical inspiré de son dernier disque. L'album avait retenu l'attention de la Rédaction cd de classiquenews qui n'hésitait pas à lui décerné le CLIC de classiquenews de mai 2014.

LIRE notre compte rendu critique complet du dernier CD « The Transcendentalist » d'Ivan Ilic par Lucas Irom . The Transcendentalist. Ivan Ilic, piano. Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman. 1 cd Heresy. Durée: 1h04. Enregistré en novembre 2013 à Paris.

Récital du pianiste Ivan Ilic à Paris

Festival “La Fête de la Cité”

Fondation des Etats-Unis à Paris

15 Boulevard Jourdan – 75014 Paris

01 53 80 68 80

Entrée libre – réservation conseillée :

http://www.feusa.info/?p=1042

Au programme :

Frédéric Chopin

Nocturne Opus 9 no 1

Nocturne Opus 62 no 2

John Cage

In a Landscape (1948)

Alexandre Scriabine

Prélude Opus 16 no 1

Prélude Opus 31 no 1

Guirlandes Opus 73 no 2

Morton Feldman

Palais de Mari (1986)

Illustrations : Ivan Ilic ; Morton Feldman, photo d’Earle Brown (DR) / Paris, mai 1968.

CD. Coffret Scriabine 2015 (18 cd Decca), annonce



CD, coffret Scriabine 2015 (18 cd Decca), annonce. Pour célébrer le centenaire de la mort d'**Alexandre Scriabine (1872-1915)**, Decca publie un coffret magistral comprenant l'intégrale des œuvres du compositeur russe : ses œuvres – véritables miniatures ciselées-, pour piano seul (les 9 premiers cd) ; surtout les partitions pour orchestre (les 8 cd suivants) : symphonies et poèmes thématiques exprimant la quête d'absolu d'un auteur qui croyait à la vertu éthique, salvatrice et révélatrice de l'art. Dernier post romantique et digne successeur des Chopin, Liszt et Wagner, Scriabine, contemporain de Rachmaninov, reste le plus occidental des slaves. Il laisse une œuvre personnelle puissante au début du XXème siècle. On le dit piètre orchestrateur, amateur de grande forme grandiloquente, c'est écarter tout un pan de son œuvre voué à la quintessence et aux recherches harmoniques, à l'expérimentation aussi sur le timbre.

Scriabine, le dernier romantique



Complet, le coffret couvre toute la palette sonore des recherches de Scriabine : l'argument côté piano, demeure l'éventail des pianistes interprètes, comptant les plus récents et les plus doués de la nouvelle génération : Grosvenor, Lisitsa, Trifonov aux côtés des monstres sacrés Ashkenazy, Aimard, Horowitz, Kissin, Pogorelitch, Richter.

L’intérêt supplémentaire de la sélection réside dans l’approche symphonique enfin dévoilée dans son intégralité, qui fait sens et éclaire l’esthétique et la poétique mystique du geste de Scriabine de façon exhaustive : y figurent le Concerto pour piano « Rêverie » ; les 3 premières Symphonies dont la dernière intitulée « Le Divin Poème » ; Le Poème de l’extase ; Prométhée ou le Poème du feu ; Nuances et le triptyque du Mystère final (Univers, Humanité, Transfiguration) recomposé en 1996 par le chef musicologue Alexander Nemtin. Les chefs Vladimir Ashkenazy et Valery Gergiev défendent ici ce symphonisme spirituel marqué par ses climats hypnotiques et extatiques, portés par une ivresse vénéneuse et libératrice.

Prochaine présentation critique complète du coffret Scriabine de Decca dans le mag cd de classiquenews.com. **LIRE aussi notre dossier spécial Scriabine 2015**